

peine ! vous ne venez plus comme auparavant nous voir chaque matin et manger avec nous les alouettes et les grives que vous apportez à ma man ; vous n'êtes plus gai, et quand vous venez à la maison, vous restez là longtemps appuyé sur la table, sans nous parler, est-ce que vous ne nous aimez plus ? A présent vous venez au coucher du soleil, vous le regardez longtemps, longtemps jusqu'à ce que le bois l'ait caché derrière le côteau, et j'ai beau rire, chanter, faire sauter et gronder Chasseur, vous ne dites plus rien, vous paraissiez triste... puis vous me regardez d'un air drôle, et vous partez... est-ce que vous ne nous aimez plus ? et deux grosses larmes roulaient dans ses yeux et mouillaient leurs longs cils... Pauvre petite, tu devais plutôt dire, est-ce que vous m'aimez... Je t'aimais, Marie !

C'était la mi-septembre 183.—j'avais laissé Ferrière, Argou, notes et commentaires dormir en paix sur ma table, leur savant sommeil, et j'avais été dormir le mien à la Baie du Cap, deux lieues plus bas que L... pour y surprendre au matin le rat-musqué qui y abondait ; mais la nuit je n'eus que de beaux rêves, et n'eus au matin que du désappointement... Vers trois heures du matin pourtant le vent commençant à souffler du N. E. je quittai mon gîte et je voguai vers l'anse à Daout, un mille plus haut que L... où je comptais rencontrer encore, mais cette fois, guerre à mort, des canards qui m'avaient échappé la veille ; la brise capricieuse houssaquin inutilement ma voile, quand je voulais tenir le fil de l'eau, il me fallut courir la bordée ; à part ce petit contretemps, et ma vaine attente à la belle étoile, c'était un beau matin que celui-là, la nuit j'avais rêvé d'elle et m'éveillais frais et dispos sous un ciel pur et bleu ; bleu, comme on dit qu'est bleu le ciel de la belle Italie, et dont la voussure plus rehaussée que d'ordinaire renfermait sous sa courbe le paysage le plus pittoresque, l'horizon le plus sauvage possible ; des îles, des rochers, des battures, des jones, des bois épais ou des touffes de bruyères que l'automne commençait à jaunir et effeuiller sur la pointe d'une île déserte et sablonneuse ; puis dans le lointain, là bas, au dessus du côteau, la flèche du clocher encore terne de l'ombre de la nuit : puis le silence imposant et mystique de la nature encore assoupie, qui n'était interrompu à de longs intervalles que par le grondement éloigné du Sault qu'apportaient les bouillées saccadées de la brise, ou par le cri plaintif de l'alouette qui se balançait sur le caillou que la vague battait et blanchissait d'écume, attendant le rejet de la manne naufragée, comme dans une scène plus grande, les brigands côtiers de la Tremblade attendent les débris d'un naufrage. Bientôt plus de bruit que le frôlement soyeux de la quille de ma berge sur les jones, ou le cri de surprise que mon apparition soudaine et matinale arrachait au pluvier découvert. Le ferblanc du clocher scintilla des feux du soleil levant au-dessus du bois et de loin, sur un vieux rocher noir et mousseux, le soleil dorait aussi bien que la toiture brillante des opulents du village, le chaume jauni du toit de la petite Blanchisseuse. Je palpitai de joie, de trouble et d'amour ; à dix-huit ans, qu'un tel matin est beau, le toit de la petite Blanchisseuse était là... Oh ! que ma berge était lente, car c'est long que louvoyer quand on voit un port qu'on désire, et pourtant ma berge ; elle est légère et rapide, si vous la voyez avec son mât penché sur l'arrière, avec sa voile latine qui la fait incliner si coquettishly sur l'eau, sa voile si blanche qui la fait se balancer d'un si doux abandon, comme la Polkause qui, une main sur sa hanche et l'autre étendue vers les cieux, a des mouvements si rapides, si gracieux, puis sa tunique d'azur rayée de blanc, comme la jupe de la petite blanchisseuse... Oh qu'elle est jolie à voir, ma berge, dans ses courses vagabondes sur

l'eau, après le canard blessé, comme nos courses errantes et légères après les petits moutons dans les champs, et pourtant il fallait louoyer...

La cloche tint la Angelus du matin ; le soleil échauffa l'air peu à peu, la brise devint plus constante et plus forte, et malgré un courant rapide, ma berge vola sur l'eau ; bientôt, j'entendis les coups de battoir que quelqu'un (une lavandière sans doute) accordait sur la mesure d'une chanson vive et gaie, et une voix pure et sonore, qui semblait partir du cœur, fit vibrer le mien à l'unisson de chacun de ses tons ; c'est que, voyez-vous, la petite blanchisseuse était là, gaie de sa jeunesse et de son innocence, et chantant son réveil et celui de la nature en chœur avec les mille petits oiseaux des tailles voisines.

Le cours de l'eau devenait de plus en plus rapide, il me fallut longer la pointe de la petite baie ; le battoir et la voix allaient toujours leur train, et ma berge russe comme l'amante qui va causer une surprise à son amant, glissa sur sa quille légère, lentement et sans bruit :

"L'ancre à la dent mordante en tombant la captive," il me fallait jouir de cette petite scène et sans la troubler... je restai derrière la petite blanchisseuse et à quelque distance ; mon fusil dans les bras, immobile et comme ravi d'un chant d'amour que jamais voix plus pure ne chanta ; là, placée à plusieurs verges du rivage, sur une roche à fleur d'eau, devant son banc de laveuse, et sa jupe retroussée sur ses genoux comme la statue d'une Diane antique : elle, pauvre et isolée, elle chantait son bonheur et son amour, cet amour à elle qui ne le savait pas, cet amour que son seul besoin d'aimer avait fait naître, comme sans doute, un simple espoir sans calcul le nourrissait, elle chantait, et moi heureux suivant le monde, moi à qui plaisirs, amour et fortune souriaient de leurs plus hypocrites souris en me promettant un avenir sans nuages, je compris là ce qu'était le vrai bonheur, et je pleurai du sien... oui, je pleurais : soudain, un cri sauvage, mais connu, frappe mon oreille, je saisissi d'un mouvement tout machinal mon fusil, et deux canards viennent tomber à mes pieds ; puis, comme éveillé d'un sommeil léthargique par la secousse et le pruit de mon arme, je regardai autour de moi... plus rien... mon Dieu... la petite blanchisseuse avait disparu, plus rien, seulement, le prolongement d'un bruit sourd et profond comme celui d'un poids lourd qui était tombé, puis comme une masse qu'importait en tourbillonnant un rapide terrible... Je ne me souviens plus du reste : seulement quand je m'éveillai, j'étais tout trempé d'eau sur la rive opposée et entouré d'un groupe d'habitans, qui, m'a-t-on dit, m'avaient retiré du rapide.

Le soir, le bedeau vint nous dire qu'une vieille femme bien aimée était morte subitement à la Petite Buie. Et trois jours après, un cortège funèbre, tout de noir, passa précédant un autre cercueil couvert de blanc et de fleurs...

Oh ! je ne pleurai pas seul à l'enterrement d'une petite fille noyée qu'on nommait au village "la Petite Blanchisseuse."

ADRE. DSE. D<sup>o</sup>.

### Alfred.

Alfred n'avait point fermé la paupière de toute la nuit. Le changement de vie qu'il allait subir lui faisait faire biennes réflexions, mais il était content et heureux. Avant de partir, il demanda la bénédiction de son père qui la lui donna avec attendrissement : tout

était prêt ; ils montèrent tous deux en voiture et prirent le chemin de l'ermitage où demeurait Mlle Daillebout, la fiancée d'Alfred.

Mr. Daillebout, comme notaire, s'était créé des revenus assez considérables ; fatigué du séjour de Montréal que sa santé, en mauvais état, ne lui permettait plus d'habiter, il s'était retiré dans ses terres, sur les bords de l'Assomption, pour y couler des jours paisibles, partagés entre l'étude de sa profession et l'exercice de la bienfaisance. Sa maison de campagne, appelée l'ermitage, avait été construite pour sa propre commodité ; c'était un véritable asile de bonheur champêtre. Entourée de bruyères et de bosquets, en forme d'avenues, où les jeux et les ris pouvaient folâtrer, et la mélancolie trouver un refuge, sa solitude n'était troublée que par le chant des oiseaux, ou le murmure d'un ruisseau, dont le cours fugitif serpentait à travers la prairie voisine, et allait se perdre dans la rivière. A droite, on voyait un jardin délicieux dont les parterres émaillés de fleurs de toutes les espèces, offraient à la vue une variété brillante de nuances et de couleurs ; partout une végétation féconde et puissante, embellie et utilisée par l'industrie du propriétaire, se montrait à l'œil de l'étranger qui venait quelquefois présenter son respect à Mr. Daillebout, ou lui demander son avis sur des affaires importantes ; il était toujours certain d'une réception honnête, et s'en retourna charmé de la beauté du site et des heureuses dispositions de ses habitants.

Veuf depuis plusieurs années, Mr. Daillebout n'avait pour souvenir de ses amours qu'une fille d'une rare beauté. Rachelle était encore jeune, lorsqu'elle perdit sa mère. Son père, homme de lettres et brisé au monde, avait surveillé de près son éducation ; il y avait porté tout l'intérêt que son cœur lui avait suggéré. Ses soins et sa sollicitude se trouvaient amplement récompensés par les perfectionnements et les vertus de cette fille chérie, et il avait la douce satisfaction de la voir surpasser ses espérances ; d'une humeur égale, complaisante et empressée auprès de Mr. Daillebout, elle prévenait ses moindres désirs, ce qui faisait qu'il ne la considérait pas seulement comme l'enfant de sa tendresse, mais aussi comme la compagne de son travail et de son repos.

Rachelle avait atteint sa dix-huitième année ; ses charmes et sa richesse avaient attiré à l'ermitage quelques officiers des différents bataillons de milice, formés depuis le commencement de la guerre. Mr. Daillebout les avait d'abord reçus avec politesse, mais il ne leur donnait aucun encouragement ; pour Rachelle, elle ne se prêtait à leurs flatteries que pour jouir pendant quelques heures de leur conversation animée au sujet des opérations militaires. Elle était insensible à leurs préférences. Son cœur et sa main ne lui appartenaient plus. Alfred était le dépositaire de ses affections. La nature l'avait donné de bien des qualités ; son esprit était vif et pénétrant, son caractère noble et généreux et ses manières distinguées prévoyaient en sa faveur. Sans doute que comme la plupart des jeunes gens, il aurait été enclin à suivre le cours de ses passions, mais la réflexion et la prudence l'en avaient détourné et il méritait un sort heureux.

Comme Mr. Daillebout, le père d'Alfred était veuf ; les spéculations avantageuses qu'il avait faites dans le commerce l'avaient mis en état de jouir en paix d'une fortune assez considérable : franc et ouvert, il était estimé de tout le monde. L'attachement de son fils pour Mlle Daillebout, lui-même y